

**Vladimir Crețulescu, 2021, *Ethnicité
aroumaine, nationalité roumaine :
la construction discursive d'une identité
nationale (1770-1878)*, Paris, L'Harmattan**

Nicolas Pitsos
BULAC, CREE/Inalco

Dans cet ouvrage, Vladimir Crețulescu s'attelle à étudier une des questions centrales du champ des études aroumaines, en rapport avec l'identité nationale des Aroumains. Entre le discours roumain considérant les Aroumains comme les descendants des colons et des militaires romains de la Moesie, faisant d'eux des représentants d'une latinité orientale, issu du processus d'ethnogenèse du peuple roumain ; le discours grec qui voit dans les Aroumains un groupe de Grecs romanisés et l'école de Fribourg considérant les Aroumains comme une nation à part entière, l'auteur essaye de retracer le parcours évolutif du discours identitaire aroumain-roumain. Son objet de recherche est l'essor de ce discours visant à faire de l'ethnicité aroumaine un volet de la nationalité roumaine.

Le choix du découpage chronologique, qui s'étale de 1770 à 1878, se justifie pleinement. L'année 1878 coïncide avec l'indépendance de la Roumanie, date à partir de laquelle la question de l'identité des Aroumains se transforme en un volet des relations internationales, s'inscrivant dans les séquences diplomatiques de la question d'Orient dans sa version balkanique. Quant à la période délimitant le début de son étude, elle correspond à la fois à l'avènement de publications en langue aroumaine et aux prémices d'une transformation de l'identification collective des sujets ottomans, incarnée pendant longtemps par le système d'appartenance à un millet, une communauté religieuse, et laissant progressivement sa place à des critères d'ordre national.

Afin d'étudier les évolutions sémantiques et les considérations idéologiques du discours identitaire aroumain-roumain, l'auteur explore des textes publiés en aroumain ou destinés à la promotion de la langue aroumaine, tels que des dictionnaires multilingues, des manuels de grammaire, des écrits académiques.

Pour analyser les discours véhiculés dans et à travers ces textes, l'auteur souscrit d'emblée à une théorie constructionniste de la nation. Dans une telle perspective, la nation est perçue comme le produit d'une construction discursive moderne portant sur l'identité d'un groupe ethnique. Rappelant que le postulat de la nationalité comme essence immuable, ayant ses origines dans le nationalisme romantique du XIX^e siècle, fait depuis longtemps l'objet d'une réévaluation, sous l'influence, notamment, des théories contemporaines de la nation, Vladimir Crețulescu ancre son étude dans une approche intellectuelle considérant la nation comme une construction idéologique s'appuyant sur des structures discursives.

En parallèle, il mobilise certains concepts de la théorie de Benedikt Anderson, notamment la notion du capitalisme de l'imprimé et la révolution lexicographique qui rendent possible l'imagination de communautés nationales. Or la création d'idiomes vernaculaires standardisés diffusés par et à travers le marché de l'imprimé constitue, selon la théorie d'Anderson l'une des conditions requises pour le rassemblement de communautés de lecteurs qui commencent à s'auto-imaginer en termes nationaux.

L'ouvrage est divisé en trois parties dessinant une généalogie des stratégies discursives derrière l'élaboration d'une identité aroumaine. La première partie est concentrée sur l'ethnicité aroumaine définie par et dans les écrits et les propos des membres de l'élite intellectuelle aroumaine de Moscopolis, à l'instar de Teodor Anastasie Cavalioti ou de Daniel le Moscopolitain. La deuxième partie est consacrée aux traités d'histoire et de linguistique des intellectuels aroumains dans l'espace germanophone en Europe centrale. À ce propos, l'auteur démontre que les intellectuels aroumains de la diaspora centrale européenne sont influencés par le latinisme du mouvement national roumain de Transylvanie ; alors qu'en même temps un premier rapprochement entre la structuration discursive de l'ethnicité aroumaine et le discours national roumain s'y profile. La troisième partie a pour objectif de saisir l'aboutissement de la transformation de l'ethnicité aroumaine en nationalité roumaine, processus achevé par des membres de l'élite intellectuelle roumaine ayant participé à la révolution roumaine de 1848, comme Dimitrie Bolintineanu.

Au fil des chapitres, nous assistons à la reconstitution d'un écosystème éditorial qui soutient l'émergence d'une prise de conscience linguistique aboutissant à une prise de conscience identitaire. Comme point de départ de cette trajectoire sont évoqués les glossaires plurilingues de Cavalioti et de Daniel le Moscopolitain, plaçant l'aroumain dans une position d'égalité implicite avec d'autres langues pratiquées dans les Balkans

et les diasporas balkaniques de l'Europe centrale à la fin du XVIII^e siècle, telles que le grec, l'albanais ou le bulgare. Avec la parution à Vienne de la *Nouvelle pédagogie*, un manuel rédigé par Constantin Ucuta, curé de la paroisse aroumaine de la ville de Posen, localité incluse, à l'époque, dans la Prusse méridionale, nous assistons selon Vladimir Crețulescu à un saut qualitatif dans la substance du discours identitaire roumain. Le manuel d'Ucuta a pour vocation d'élever son idiome maternel à un statut de langue digne d'être cultivée, enseignée, respectée.

Un autre document évoqué est celui de Michel Boiagi, Aroumain de la diaspora centrale européenne qui publie en 1813 sa *Grammaire aroumaine ou Macédovalaque*. Dans l'introduction de cet opus, Boiagi manifeste son adhésion au discours identitaire latiniste et roumanophone.

D'après Vladimir Crețulescu, la diaspora aroumaine de l'empire des Habsbourg est divisée dans ses options identitaires. Une partie des Aroumains est disposée à s'assimiler à d'autres « nations » formées sur les possessions des Habsbourg, tandis qu'une autre partie s'attache à son identité ethnique aroumaine dont les principaux vecteurs sont la latinité linguistique et culturelle ainsi que les supposées origines romaines. L'auteur met en évidence les contacts que les adhérents à ce deuxième groupe nouent avec le mouvement national roumain de Transylvanie en montrant comment ils entament un processus de mise en congruence des marqueurs identitaires de la communauté ethnique aroumaine avec les marqueurs identitaires de la nation roumaine.

Ensuite, l'auteur revient sur l'influence exercée par les écrivains quarante-huitards sur les Aroumains. En tenant compte de leurs propos sur les « frères sud-danubiens », il les partage en deux catégories : les idéologues, ceux qui soutiennent la latinité des Aroumains, leurs origines romaines et leur appartenance au peuple roumain ; et les activistes, ceux qui conçoivent des moyens pour éveiller la conscience nationale roumaine des Aroumains. Les principaux moyens d'action envisagés par ces activistes sont la création d'écoles roumaines au sud du Danube afin que les enfants aroumains puissent bénéficier d'enseignement dans leur propre langue et la pétition du droit des Aroumains d'utiliser leur propre idiome dans le service religieux.

En 1863, les batailles linguistiques au sein du Rùm millet et de sa diaspora en Europe centrale, rejoignent la question d'Orient. À cette époque, les architectes de l'idéologie nationale roumaine aspirent à pouvoir influencer sur le sort des populations aroumaines dans les Balkans ottomans. Dimitrie Bolintineanu, figure emblématique des lettres roumaines au XIX^e siècle, intéressé à l'émancipation linguistique des Aroumains et sensibilisé au sort des populations valaques dans les Balkans, est un des auteurs de cette génération étudiés par Vladimir Crețulescu.

Tout au long de son ouvrage, Vladimir Crețulescu distingue le groupe ethnique (qui s'autodéfinit de l'intérieur) et la catégorie ethnique définie d'en dehors par des

allogènes. Cette différenciation lui permet de distinguer la notion de valaque, signifiant la catégorie ethnique employée par les allogènes pour désigner les Aroumains de l'extérieur, de celle d'arman, à savoir le groupe ethnique avec lequel les Aroumains eux-mêmes s'autodéfinissent en tant que communauté. En termes de sociologie linguistique, nous pourrions employer le concept d'endonyme¹, *Armāni* (Aroumains) et les exonymes *Βλάχοι* en grec, *çoban* en albanais, *Tsintsars* en serbe, *Macedo-Români* en roumain.

Ces précautions dans l'usage des termes utilisés pour désigner les principaux acteurs de son étude ne sont toutefois pas appliquées avec les mêmes nuances sémantiques quand il s'agit d'employer le terme « grec » pour désigner une communauté ethnique. C'est ainsi qu'à la page 18, l'auteur affirme que « les Aroumains entretiennent des rapports étroits avec les autres populations orthodoxes des Balkans, notamment avec les Grecs », alors qu'à la page 90, il précise que « les Grecs de l'époque byzantine et post-byzantine s'autodésignaient par l'ethnonyme romaios ». Nous sommes là face, à la fois, à une approche essentialiste du terme grec et à deux amalgames définitionnels : celui de « Grec » égale « chrétien orthodoxe » et celui entre Grec et Romaios (Romios ou Rûm). En ce qui concerne le premier amalgame, on devrait souligner qu'à partir du moment de la création d'un État grec au début du XIX^e siècle, le terme de « Grec » renvoie, dans son acceptation laïque, à l'ensemble des citoyens de cet État, indépendamment de leurs appartenances confessionnelles. En attendant, il est vrai qu'il était employé en parallèle par des observateurs extérieurs à l'espace ottoman pour désigner avec un terme générique les membres du Rûm millet, autrement dit, de la communauté confessionnelle réunissant les adeptes de la confession chrétienne de rite byzantin, et cela indépendamment de leurs pratiques linguistiques.

L'usage du terme « Grec » pour qualifier en bloc les sujets Rûms du sultan remonte à l'époque médiévale, quand les héritiers de l'Empire romain d'Occident nommaient ainsi les habitants de l'Empire romain d'Orient en faisant référence à la langue officielle de cet État, tout en souhaitant se réserver l'apanage de l'emploi impérial du terme romain. De leur côté, les souverains de l'Empire romain d'Orient n'ont jamais abandonné l'usage du terme « Romain » pour s'identifier eux-mêmes et ainsi désigner également leurs sujets. Le terme byzantin pour parler de l'Empire romain d'Orient n'est quant à lui, qu'une invention des humanistes du XVI^e siècle. Le terme de Romain, *Rûm* en turc ottoman, *Romios* en grec, restait, par contre, toujours utilisé dans l'administration et la nomenclature ottomane afin de désigner les sujets du sultan

1. L'endonyme est le nom employé régulièrement et couramment par une population pour se désigner elle-même. L'exonyme est le nom employé par des observateurs externes à cette population pour la désigner par un nom distinct de celui utilisé par la population en question pour se désigner elle-même.

de confession chrétienne de rite byzantin. Or, à la fin du XVIII^e siècle, nous assistons à un glissement sémantique dans l'usage de ce terme au sein de l'Empire ottoman, synonyme d'une certaine hellénisation de son sens, comme cela se reflète par exemple dans un extrait de *Thourios* (chant révolutionnaire) de Rigas Velestinlis, également cité par Vladimir Creţulescu : « Bulgares et Arvanites, Arméniens et Romioi, [...] tous avec le même élan. »

Dans un tel contexte, le terme *Romioi*, renvoie à des populations hellénophones, juxtaposées à celles d'expression bulgarophone, albanophone ou arménophone. De même, Daniel le Moscopolitain dans la préface de son ouvrage *Enseignement introductif* (*Εισαγωγική διδασκαλία*), édité en 1794 à Venise, lance un appel aux populations d'Europe du Sud-Est afin qu'elles abandonnent leurs langues maternelles au profit du grec : « Albanais, Valaques, Bulgares, allophones, réjouissez-vous et préparez-vous à devenir Romaioi. »

Dans un tel énoncé, le terme *Romaioi*, correspond exclusivement aux chrétiens grecophones. Cette perception s'oppose à l'emploi dans la nomenclature ecclésiastique et civile ottomane du terme *Romaïos/Rûm* définissant auparavant les sujets chrétiens de rite byzantin de la Sublime Porte, sans distinctions linguistiques. On observe donc une nouvelle catégorisation des sujets au sein du Rûm millet, en fonction non plus d'une confession commune pratiquée, mais par rapport aux langues d'expression utilisées.

Cette évolution rejoint le processus d'ethnogenèse ou d'éveil des consciences nationales dans les Balkans ottomans, à tel point que dans plusieurs cas, les soulèvements ou mouvements indépendantistes dans cette région, ont pris la forme d'une triple lutte : politique, pour l'émancipation à l'égard du pouvoir du sultan ; ecclésiastique, contre l'autorité de l'institution religieuse du Patriarcat de Constantinople et linguistique, vis-à-vis de la suprématie du grec, comme Vladimir Creţulescu le démontre dans l'analyse de son corpus. À une époque où *Graikos*/Grec devient de plus en plus synonyme de *Romios*/hellénophone et *Romios* de chrétien grecophone, certains Aroumains souhaitent revisiter leur rapport avec la langue aroumaine. Vladimir Creţulescu analyse de manière éloquente cette séquence historique dans la première partie de son ouvrage. En revanche, il commet un anachronisme quand il affirme que « les Grecs craignaient qu'au moment même où les Aroumains allaient mettre leur propre idiome latin sur pied d'égalité avec la sainte langue hellène, ils seraient définitivement perdus à la cause de la *Megali Idea* » (p. 78). La « Grande Idée » à laquelle l'auteur fait allusion, projet visant à inclure au sein des frontières de l'État grec l'ensemble des populations considérées comme acquises à une conscience nationale grecque dans les Balkans, n'est énoncée qu'au milieu du XIX^e siècle, quasi un demi-siècle après la publication des documents commentés par l'auteur dans la première partie de son ouvrage.

En dehors de ces observations marginales, l'ouvrage de Vladimir Crețulescu constitue une véritable avancée historiographique renouvelant le regard porté sur la genèse et les métamorphoses des discours sur l'identité aroumaine à l'époque des nationalismes émergents en Europe centrale et orientale. L'auteur réussit à sortir du débat roumano-grec sur l'identité roumaine ou grecque des Aroumains, en prenant ses distances des conceptions et approches essentialistes qui ont conditionné les historiographies grecques et roumaines relatives à l'identité aroumaine. En se demandant comment s'est structuré et développé le discours identitaire aroumain-roumain, il aborde la question de l'identification collective des Aroumains comme un système de représentation, un palimpseste de stratégies discursives. Sa recherche et sa démarche intellectuelle offrent ainsi aux études aroumaines un nouveau socle de réflexion épistémologique et une issue au piège de l'alternative identitaire roumaine, grecque ou autre.